



Evelyne OLEON  
Professeure de philosophie,  
Lycée Chateaubriand, Rome

**ÉCRITURE DE SOI COMME PROCESSUS  
DE CONSTITUTION DU SUJET,  
DE L'AUTOBIOGRAPHIE AU WEB CONTEMPORAIN**

Cours et échanges inter-lycéens franco-européens  
diffusés sur la plateforme de visioconférence

du Projet Europe, Éducation, École  
**le 14/03/2024, 10h15 – 11h45**

En direct : <https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>

En différé : <https://www.projet-eee.eu>

En podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>



Jean-Luc GAFFARD,  
Diffusion et production  
Czesław MICHALEWSKI  
Réalisation communication

## Diffusion en différé

**Vidéo 1** : <https://projet-eee.eu/video/i-ecriture-de-soi-de-lautobiographie-au-web-contemporain-evelyne-oleon>

**Vidéo 2** : <https://projet-eee.eu/video/i-ecriture-de-soi-de-lautobiographie-au-web-contemporain-evelyne-oleon>

- Deezer : <https://www.deezer.com/fr/show/634442>

- Spotify : <https://open.spotify.com/show/2TxDvqoDz14QF6n84dInHZ?si=SjNtt51kSjOWssBALskZfA>

## Pour mémoire

Écriture de soi, journal intime, autobiographie, autoanalyse : pléonasmes ou oxymores ? C'est sur ce chemin escarpé mais passionnant de la constitution d'un Sujet qu'Evelyne Oléon – professeure de philosophie au lycée français Chateaubriand de Rome - a invité les élèves de Rome, Varna, de Varsovie et de Sèvres ce jeudi 14 mars 2024, d'arpenter les reliefs d'un *Sujet* qui se prend comme *objet* narratif.

Quel est ce *moi* dont on parle quand on s'écrit ? Un *moi* authentique qui s'exhibe, qui se révèle dans le tissage des mots ou se fantasmait dans le déchirement de la phrase au risque de le trahir ? Et puis à qui s'adresse-t-on ? À soi ou à un *alter ego* - radicalement coupé de notre histoire en train de se raconter ?

Après Paul Valéry et son plaisir d'être avec lui-même chaque matin lorsqu'il s'écrit, c'est d'abord en convoquant Michel Foucault et son *souci de soi* qu'Evelyne Oléon décline les enjeux qu'est ce rituel de collecter, de fabriquer, de révéler comme acte et non comme un œuvre à venir un *moi* fragmentaire pour décharger le Sujet du poids de la faute au travers de la notion d'*aveu*. Au fond, cet aveu n'est-il pas une fabrique de la culpabilité, une manière de sculpter un moi faussement libéré qui s'assujettit à écrire ce qu'il est ? Et puis c'est après Saint Augustin et ses *Confessions* où le Sujet ne cesse de se convertir dans le temps, que Jean-Jacques Rousseau et ses *Rêveries* inventent avant l'heure l'autobiographie qui s'adresse à ses lecteurs au cœur de ses discours de l'intimité se dévoilant en toute sincérité dans une introspection rétrospective.

Mais si nous sommes d'accord pour dire avec Nietzsche que « le moi n'est qu'une illusion de la grammaire », et que Valéry semble affirmer que l'autobiographie est une « comédie », tandis que Sartre invoque la « mauvaise foi » et que Freud y fait des variations autour de la notion du « souvenir-écran » dans ce qu'il montre et cache dans le même temps, qu'en est-il de l'écriture de soi dans le journal intime ? Alors quoi ? Le journal intime procède-t-il de deux finalités : fixer le présent et jeter son écriture égologique vers le futur ?

Et si nous validons la définition de Philippe Lejeune, alors le journal est à l'autobiographie ce que l'aquarelle est à la peinture à l'huile : pas de retouche possible. C'est juste une série de traces datées révélant une vérité d'humeur changeante et qui n'engage à rien. Aujourd'hui, pourtant, au diapason dissonant du vortex de l'I.A et aux rythmes sans essoufflement des écritures sur ordinateur et du *Web*, le journal intime se donne en partage dans l'immédiateté, comme en témoigne cet outil *Mynd* qui passe au crible nos écritures pour une "compréhension améliorée de soi".

Dès lors, serions-nous dépossédés de notre subjectivité dans ce brouillage des frontières entre l'intime, le privé, le cybernaccisme et l'identité numérique ? Evelyne Oléon se fait la chambre d'échos de cette mise en garde.

Aux questions des élèves qui se demandent si nous pouvons tout de même conserver notre intimité sur le *Web* et si le journal intime prend le pouls de nos identités nomades et changeantes, Evelyne Oléon de répondre : cela dépend qui nous lit et qu'il faut sans cesse s'adapter aux petites météorologies de l'âme.

Antoine CHÂTELET

## Dossier pédagogique

Paul Ricœur, en pensant l'identité narrative, fait du récit de vie l'élément constitutif de l'ipsité, l'identité d'une subjectivité qui se construit dans le discours sur soi, en se réappropriant son histoire. L'identité narrative instaure le sujet lecteur et scripteur de sa propre vie. On s'intéressera ici, plus spécifiquement, aux discours écrits, *aux écritures de soi*, entendues au sens foucauldien de *techniques de soi*. Si l'écriture de soi est à comprendre comme une *herméneutique de soi*, l'évolution de ces écritures permet, selon Foucault, de mettre en évidence une véritable généalogie de la subjectivité moderne.

On envisagera les différentes formes que prend cet « autobiographisme », des *hupomnêmata* antiques aux correspondances, des discours de conversion au journal intime, des Mémoires aux souvenirs d'enfance. Cette hétérogénéité des pratiques montre à quel point l'écriture de soi revêt une diversité d'expressions, selon, par exemple, que le discours sur soi-même adopte une forme plutôt narrative, le récit, ou plutôt discursive, l'autoportrait ; selon qu'il capte le présent comme le fait le journal intime ou se donne comme regard rétrospectif ; selon le destinataire aussi auquel il s'adresse, l'ami, Dieu, le lecteur en général. Et ce ne sont pas seulement les formes mais aussi les finalités qui divergent et parfois même s'opposent. Pourquoi écrire sa vie ? Laisser une trace et conjurer la mort ? Donner un sens et une cohérence au vécu ? Le récit de soi est-il auto-interprétation ; permet-il une connaissance de soi ? Représente-t-il une catharsis ? Peut-on, en écrivant sur soi, adopter par exemple la posture de l'analyste ? D'ailleurs, l'unité de soi-même, au cœur du projet du récit de soi, n'est-elle pas constamment remise en cause par la relation problématique qu'entretient le *je écrivant* et le *je* objet de l'écriture ? Quand on écrit sur soi, la question est non seulement de savoir, comme dans tout acte d'écriture, *qui écrit* et pourquoi écrit-il, mais aussi *sur qui* écrit-on, *de qui* parle-t-on ? " La parole " disait Gusdorf, dans *Les écritures du moi* " n'est jamais adéquate au vécu ; elle entérine une déperdition de substance dans le passage du non-être antérieur à l'expression de l'être exprimé ". Dans le récit de soi, cette "déperdition de substance" interroge la prétention de transparence et de sincérité mais elle montre aussi la fécondité du projet d'écriture qui ne saurait être compris comme une simple retranscription, ni même comme une anamnèse.

Dans ce parcours, l'autobiographie aura une place de choix tant le genre, historiquement daté, a catalysé sur lui bien des problèmes et reproches adressés aux écritures de soi : égotisme et narcissisme, exhibitionnisme, illusion rétrospective, fausse sincérité... On verra l'autobiographie s'ouvrir à la sociologie - l'auto-sociobiographie-, se mêler à la fiction - l'autofiction - épousant les métamorphoses de la subjectivité, découvrant tour à tour un sujet fragmenté, traversé par l'Histoire, un sujet éclaté, mû par des forces inconscientes.

Enfin on interrogera ce désir d'*extimité* (Lacan, Tisseron) qui se manifeste avec force à travers les différentes formes d'écriture de soi que permet le web contemporain. Quelle subjectivité donne à penser *la société d'exposition* (Harcourt) ? On se rappellera les leçons de Foucault sur l'aveu, aveu dont la ruse consiste à faire passer pour désirable et libérateur, un processus d'aliénation. L'écriture de soi, constitutive d'une identité numérique qui transforme le miroir en écran, permettra de mettre en évidence le double sens de sujet - l'individu et l'assujetti - et le paradoxe d'une procédure d'individualisation, potentiellement créatrice, qui peut se révéler aussi un processus d'asservissement.

## Textes

**1. Michel Foucault**, *Histoire de la sexualité*, tome 1, *La volonté de savoir*, NRF Gallimard, p. 80/81

« L'aveu de la vérité s'est inscrit au cœur des procédures d'individualisation par le pouvoir, nous sommes devenus une société singulièrement avouante. On avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs, on avoue son passé et ses rêves, on avoue ses maladies et ses misères, on s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire, on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime, on se fait à soi-même – dans le plaisir et dans la peine – les aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres; on avoue ou on est forcé d'avouer. L'homme en occident est devenu une bête d'aveux.[...] Il faut être soi-même bien piégé par cette ruse interne de l'aveu, pour prêter à la censure, à l'interdiction de dire et de penser, un rôle fondamental : il faut se faire une représentation bien inversée du pouvoir pour croire que nous parlent de liberté toutes ces voix qui, depuis tant de temps, dans notre civilisation, ressassent la formidable injonction d'avoir à dire ce qu'on est, ce qu'on a fait, ce dont on se souvient et ce qu'on a oublié, ce qu'on cache et ce qui se cache, ce à quoi on ne pense pas et ce qu'on pense ne pas penser. Immense ouvrage auquel l'Occident a plié des générations pour produire-pendant que d'autres formes de travail assuraient l'accumulation du capital-l'assujettissement des hommes ; je veux dire leur constitution comme « sujets » aux deux sens du terme.(...) L'aveu est un rituel de discours où le sujet qui parle coïncide avec le sujet de l'énoncé ; c'est aussi un rituel qui se déploie dans un rapport de pouvoir, car on n'avoue pas sans la présence au moins virtuel d'un partenaire qui n'est pas simplement l'interlocuteur mais l'instance qui requiert l'aveu, l'impose, l'apprécie, intervient pour juger, punir, pardonner, réconcilier ; un rituel où la vérité s'authentifie de l'obstacle et des résistances qu'elle a eu à lever pour se formuler ; un rituel enfin où la seule énonciation, indépendamment de ses conséquences externes, produit, chez qui l'articule des modifications intrinsèques : elle l'innocente, elle le rachète, elle le purifie, elle le décharge de ses fautes, elle le libère, elle lui promet le salut. »

**2. Saint Athanase**, *Vita Antonii*. Cité par Foucault, *L'écriture de soi, Dits et écrits*, 1983

« Voici une chose à observer pour s'assurer de ne pas pécher. Remarquons et écrivons, chacun, les actions et les mouvements de notre âme, comme pour nous les faire mutuellement connaître et soyons sûrs que par honte d'être connus, nous cesserons de pécher et d'avoir au cœur rien de pervers. Qui donc quand il pêche consent à être vu, et lorsqu'il a péché ne préfère mentir pour cacher sa faute ? On ne forniquerait pas devant témoins. De même, écrivant nos pensées comme si nous devions nous les communiquer mutuellement, nous nous garderons mieux des pensées impures par honte de les avoir connues. Que l'écriture remplace les regards des compagnons d'ascèse : rougissant d'écrire autant que d'être vus, gardons nous de toute pensée mauvaise. Nous disciplinant de la sorte nous pouvons réduire le corps en servitude et déjouer les ruses de l'ennemi. »

**3. *Les Essais de Messire Michel Seigneur de Montaigne*, Bordeaux, Simon Millanges, 1580 (édition originale), page liminaire (modifiée dans l'édition de 1588 et absente de celle de 1595).**

Au lecteur

« C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé nulle fin que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service ni de ma gloire, mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis, à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns [quelques] traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautés empruntées ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure démarche. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve [naturelle] autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été parmi ces nations [peuplades] qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre, ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc, de Montaigne, ce premier de Mars 1580. »

**4. *Arnauld Antoine et Nicole Pierre, La Logique ou l'art de penser*, 1664, III, ch. XIX**

« Feu Monsieur Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle jusqu'à prétendre, qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je*, et de *moi*, et il avait accoutumé de dire sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime. Ce n'est pas que cette règle doive aller jusqu'au scrupule ; car il y a des rencontres, où ce serait se gêner inutilement, que de vouloir éviter ces mots : mais il est toujours bon de l'avoir en vue, pour s'éloigner de la méchante coutume de quelques personnes, qui ne parlent que d'eux-mêmes et qui se citent partout, lorsqu'il n'est point question de leur sentiment. Ce qui donne lieu à ceux qui les écoutent, de soupçonner que ce regard si fréquent vers eux-mêmes ne naisse d'une secrète complaisance qui les porte souvent vers cet objet de leur amour, et excite en eux par une suite naturelle une aversion secrète pour ces personnes et pour tout ce qu'elles en disent. C'est ce qui fait voir qu'un des caractères les plus indignes d'un honnête homme, est celui que Montaigne a affecté, de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices ; et qu'il ne naît que d'un défaut de jugement aussi bien que d'un violent amour de soi-même ».

**5. *Pierre Nicole, De la connaissance de soi-même*.**

« L'homme veut se voir, parce qu'il vain. Il évite de se voir, parce qu'étant vain il ne peut souffrir la vue de ses défauts et de ses misères. Pour accorder donc ces désirs contraires, il a recours à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve le moyen de les contenter tous les deux en même temps. C'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme de lui-même et de ne laisser que les qualités qui le peuvent relever à ses propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination ; et s'il ne les trouve pas dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses extérieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisaient partie ; et par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même et présent à lui-même : il se regarde continuellement sans jamais se voir véritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui-même que le vain fantôme qu'il s'en est formé. »

## 6. Rousseau, *Les Confessions*, Préambule du manuscrit dit de Neuchâtel

« Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui ; mais en l'écrivant il la déguise ; sous le nom de sa vie, il fait son apologie ; il se montre comme il veut être vu, mais point du tout comme il est. Les plus sincères sont vrais tout au plus dans ce qu'ils disent, mais ils mentent par leurs réticences, et ce qu'ils taisent change tellement ce qu'ils feignent d'avouer, qu'en ne disant qu'une partie de la vérité ils ne disent rien. Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables ; il n'y a point d'hommes qui n'en aient d'odieux. Montaigne se peint ressemblant mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue ou un œil crevé du côté qu'il nous a caché, n'eût pas totalement changé sa physionomie. (...)

Si je veux faire un ouvrage écrit avec soin comme les autres, je ne me peindrai pas, je me farderai. C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je vais travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure ; il n'y faut point d'autre art que de suivre exactement les traits que je vois marqués. Je prends donc mon parti sur le style comme sur les choses. Je ne m'attacherai point à le rendre uniforme ; j'aurai toujours celui qui me viendra, j'en changerai selon mon humeur sans scrupule, je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans recherche, sans gêne, sans m'embarrasser de la bigarrure. En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit ; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire. »

## 7. Rousseau, *Les Confessions*, Livre 1, Manuscrit de Paris et de Genève

« *Intus, et in cute*

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon ; et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là ».

## 8. Rousseau, *Les Confessions*, Livre II

« Beaucoup d'autres meilleures choses, étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennaise dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve.(...) Elle arrive, on lui montre le ruban: je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare coeur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose ; et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir. (...) Ce souvenir cruel me trouble quelquefois, et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocents persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospère, et s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à madame de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avais à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistait. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience ; et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions. »

## 9. Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Première promenade.

« (...) Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme, puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles, et quoique je ne sois plus bon à rien sur la

terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avait mérité mon cœur.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste toutes les idées étrangères qui me passent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, et avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur par celle des sentiments et des pensées, dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. (...)

Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée et décrite, et c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès il y faudrait procéder avec ordre et méthode : mais je suis incapable de ce travail et même il m'écarterait de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon âme et de leurs successions. Je ferai sur moi-même à quelque égard, les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusque-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le registre des opérations sans chercher à les réduire en système. Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses Essais que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reste, comme je l'espère, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi pour moi le temps passé, doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes je saurai goûter encore le charme de la société, et je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrais avec un moins vieux ami. »

#### **10. Paul Valéry, *Essai sur Stendhal*, Fario p. 47**

« Je perçois le projet d'être soi, d'être vrai jusqu'au faux. Le vrai que l'on favorise se change par là insensiblement sous la plume dans le vrai qui est fait pour paraître vrai. Vérité et volonté de vérité forment ensemble un instable mélange où fermente une contradiction et d'où ne manque jamais de sortir une production falsifiée. Comment ne pas choisir le meilleur, dans ce vrai sur quoi on opère ; comment ne pas souligner, arrondir, colorer, chercher à faire plus net, plus fort, plus troublant, plus intime, plus brutal que le modèle ? *En littérature le vrai n'est pas concevable*. Tantôt par la simplicité, tantôt par la bizarrerie, tantôt par la précision trop poussée, tantôt par la négligence, tantôt par l'aveu de choses plus ou moins honteuses mais toujours *choisies*, aussi bien choisies que possible,- toujours, et par tous les moyens, qu'il s'agisse de Pascal, de Diderot, de Rousseau ou de Beyle, et que la nudité qu'un nous exhibe soit d'un pécheur, d'un cynique, d'un moraliste ou d'un libertin, elle est inévitablement éclairée, colorée et fardée selon toutes les règles du théâtre mental. Nous savons bien qu'on ne se dévoile que pour quelque effet. »

## 11. *Incipit de Enfance* - Nathalie Sarraute - 1983

- Alors, tu vas vraiment faire ça ? « Évoquer tes souvenirs d'enfance »... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux « évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.
- Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...
- C'est peut-être... est-ce que ce ne serait pas... on ne s'en rend parfois pas compte... c'est peut-être que tes forces déclinent...
- Non, je ne crois pas... du moins je ne le sens pas...
- Et pourtant ce que tu veux faire... « évoquer tes souvenirs »... est-ce que ce ne serait pas...
- Oh, je t'en prie.
- Si, il faut se le demander : est-ce que ce ne serait pas prendre ta retraite ? te ranger ? quitter ton élément, où jusqu'ici, tant bien que mal..
- Oui, comme tu dis, tant bien que mal.
- Peut-être, mais c'est le seul où tu aies jamais pu vivre... celui...
- Oh, à quoi bon ? je le connais.
- Est-ce vrai ? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas ? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi ? qu'est-ce que c'est ? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agrippes comme tu peux, tu le pousses... où ? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... Tiens, rien que d'y penser...
- Oui, ça te rend grandiloquent. Je dirai même outreucidant. Je me demande si ce n'est pas toujours cette même crainte... Souviens-toi comme elle revient chaque fois que quelque chose d'encore informe se propose... Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans les limbes...
- Mais justement, ce que je crains, cette fois, c'est que ça ne tremble pas... pas assez... que ce soit fixé une fois pour toutes, du « tout cuit », donné d'avance...
- Rassure-toi pour ce qui est d'être donné... c'est encore tout vacillant, aucun mot écrit, aucune parole ne l'ont encore touché, il me semble que ça palpète faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... je voudrais, avant qu'ils disparaissent... laisse-moi... »

## 12. Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente. "Je n'ai pas de souvenirs d'enfance" : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.» "

### **13. Serge Doubrovsky, *Autobiographie/Vérité/Psychanalyse*. L'esprit créateur 1980**

« La prière d'insérer, que j'ai rédigé à l'époque, donne deux raisons: "Autobiographie? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction, d'événements et de faits strictement réels; si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage. . ." La fiction serait donc ici une ruse du récit; n'étant pas de par son mérite un des ayants droit de l'autobiographie, l'"homme quelconque" que je suis doit, pour capter le lecteur rétif, lui refiler sa vie réelle sous les espèces plus prestigieuses d'une existence imaginaire. Les humbles, qui n'ont pas droit à l'histoire, ont droit au roman. L'autre raison serait d'écriture: si l'on délaisse le discours chronologico-logique au profit d'une divagation poétique, d'un verbe vadrouilleur, où les mots ont préséance sur les choses, se prennent pour les choses, on bascule automatiquement hors narration réaliste dans l'univers de la fiction. Un curieux tourniquet s'instaure alors: fausse fiction, qui est histoire d'une vraie vie, le texte, de par le mouvement de son écriture, se déloge instantanément du registre patenté du réel. Ni autobiographie ni roman, donc, au sens strict, il fonctionne dans l'entre-deux, en un renvoi incessant, en un lieu impossible et insaisissable ailleurs que dans l'opération du texte. Texte/vie: le texte, à son tour, opère dans une vie, non dans le vide.(...) glissant en un mouvement perpétuel dans les frayages du double sens, créant son propre genre ambigu, androgyne, l'écriture est inventée par la névrose. Avec, toutefois, cette différence: que si la contradiction à la longue insupportable fait entrer le sujet schizé en analyse (mettant, pour employer la terminologie proustienne, le "héros" du récit en position d'analysant), le "narrateur", lui, dans le repérage du champ, se met à la place de l'analyste. L'instance scripturale délègue les rôles, conduit les répliques, maintient les associations en liberté surveillée, bref, mène le jeu. Voilà donc répercutée, au lieu où il tente de la "guérir" ou de la "résoudre", la fracture même du sujet, la double postulation contraire de son désir: occuper simultanément deux places antithétiques. »

### **14. Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Entretien avec F-Y Jeannet, 2003, folio Gallimard, p.43**

« Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations sociales aussi, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant oui, forcément une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler des mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs (...) Peut-être est-ce à la fin de l'événement que j'ai le mieux exprimé cela, en disant que je voudrais que toute ma vie devienne quelque chose d'intelligible et de général, se dissolve complètement dans la tête et dans la vie des gens. Il y a une phrase de Brecht qui a beaucoup de sens pour moi : « il pensait dans les autres et les autres pensaient en lui. » Au fond, le but final de l'écriture, l'idéal auquel j'aspire, c'est de penser et de sentir dans les autres, comme les autres – des écrivains, mais pas seulement – ont pensé et senti en moi. »

### **15. Jean-Philippe Pierron, *Je est un nous*, Actes sud, 2021**

« (...) je l'appellerai donc « écobiographie ». Elle engage une écriture de soi faite de chair et de souffles, de parfums et de textures, avant qu'elle ne se fixe en phrases et en textes. Tout comme la géographie est une écriture du sol et de soi dans le sol, l'écobiographie articule un déchiffrement du soi vivant, avec un territoire, dans et avec un souci de la Terre. Elle mobilise une interprétation de soi dans la chair vive de relations avec notre milieu où nous ne sommes pas au centre, ne cédant ni à la tentation de la disparition de soi dans un grand tout naturel, ni à l'exaltation d'un soi qui, pour se tenir en soi, s'affranchirait de tous liens. »

### *Indications bibliographiques*

Anne Alombert, *La schizophrénie numérique éditions Allia, 2023*  
Vincent Descombes, *Le parler de soi*, Gallimard, 2014  
Michel Foucault, *L'écriture de soi, Dits et écrits*, 1983.  
Michel Foucault, *L'origine de l'herméneutique de soi*, 1980, Vrin  
Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, la volonté de savoir*, Gallimard 1976  
Bernard E. Harcourt, *La société d'exposition*, Seuil, 2020  
Paul Ricœur, *Temps et Récit III, Le temps raconté*, Seuil, 1984  
Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990  
Serge Tisseron, *L'intimité surexposé*, 2001  
*Écritures de l'intime, le récit de soi face au regard de l'autre*  
(Sous la direction de Annemarie Trekker et Réjane Peigny), Éditions Traces de vie, 2011  
*Écriture de soi et psychanalyse*, Sous la direction de Jean-François Chiantaretto, L'Harmattan 1996  
Gustavo Gomez-Mejia, *Les fabriques de soi, Identité et Industrie sur le web*, MkF, 2016

### *Sur l'autobiographie :*

Serge Doubrovky, *Autobiographie/vérité/psychanalyse dans l'Esprit créateur*, 1980.  
Georges Gusdorf, *Lignes de vie 1, Les écritures du moi*, Odile Jacob, 1990  
Georges Gusdorf, *Lignes de vie 2, auto-bio-graphie*, Odile Jacob, 1990  
Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Gallimard, 2003  
Michel Leiris, *De la littérature considérée comme une tauromachie*, L'âge d'homme, 1946  
Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, A. Colin, 1971  
Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975  
Philippe Lejeune, *Signes de vie, le pacte autobiographique 2*, Seuil, 2005  
Jean Starobinski, *La relation critique, "Le style de l'autobiographie"*, Gallimard, 1971  
Paul Valéry, *Essai sur Stendhal*, 1927  
*L'autobiographie*, Corpus GF, textes choisis et présentés par C-O Stiker-Métral, 2014  
*L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint Augustin*, Presses de l'École normale supérieure, 1993

### *Sur le journal intime :*

Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Éditions Textuel, 2003  
Philippe Lejeune, « *Le journal : genèse d'une pratique* », *Genesis*, 32, 2011  
Philippe Lejeune, « *Cher cahier ...* » *témoignages sur le journal personnel*, 1990  
Philippe Lejeune, « *Cher écran* » *Journal personnel, ordinateur, internet*, Seuil 2000

Evelyne OLÉON

Projet Europe, Éducation, École - Site internet : <https://projet-eee.eu>  
Contact : [europe.education.ecole@gmail.com](mailto:europe.education.ecole@gmail.com)

Le 25 mars 2024